

Zut, ça le titillait depuis ce matin !... des images floues, imprécises mais lancinantes tournaient en boucle dans sa tête. Il avait très mal dormi, le vent avait soufflé en bourrasques depuis la veille au soir, faisant grincer les volets et les arbres et il avait passé une mauvaise nuit entrecoupée de rêves étranges. Lui qui ne rêvait plus depuis ses cinq ans. A présent, il était la proie d'images qui tournoyaient, l'obsédaient, le remplissaient. Mais il n'arrivait pas à se rappeler. « *Rappelle-toi bon sang, allez ! Rappelle-toi...* ». Robert était complètement sens dessus dessous depuis son réveil. Ça tournait, ça passait, ça revenait. Il sentait des picotements partout dans son corps, des décharges électriques et surtout, surtout, cette torpeur qui le collait au lit, les yeux mi-clos, avec ce film flou qui tournait en boucle. Au prix d'un énorme effort de concentration, une bribe d'image lui apparut, floue, puis de plus en plus précise, jusqu'à former enfin, une forme claire et nette : « *ça y'est ! j'en ai une !* » triompha-t-il à l'intérieur de sa tête. Une forme ronde, jaune claire, avec quelques éclats bruns foncés, et ce bruit, ce grésillement et cette odeur divine, pleine de promesses, de délices et de plénitude. Ça sentait le délicat parfum de la fleur d'oranger. Bosses, replis, pile, face, rondeurs, quelques angles, mollesse, tendresse, promesses... il le voyait le beignet de son rêve, le beignet de son enfance, celui que sa grand-mère lui avait préparé et tendu le jour de ses cinq ans. Ce jour là...

Robert fut pétrifié, car, en un éclair, une scène oubliée depuis trente ans lui revint en mémoire. Il se rappelait parfaitement de la journée du dernier beignet. « *Oh non* », sanglota-t-il, « *allez vous-en* »... il ne savait plus à qui il parlait, ses rêves, ses cauchemars, ses souvenirs... Robert sanglotait, gémissait, se tordait sur son lit... et puis, une autre image, sa grand-mère qui se penchait sur lui et il sentit une vague de bien-être l'envahir, elle le prenait dans ses bras, le berçait, lui murmurait des chansons dans une langue inconnue. Petit Robert avait chaud, il se sentait tellement bien, il se détendit sur son lit, voulut ouvrir les yeux, n'y arriva pas, il flottait, entre rêves, réminiscences, souvenirs... les beignets de son goûter, sa grand-mère qui le dorlotait, le chien qui jouait près de lui.

Il adorait se coller à sa grand-mère, toujours bien peignée, elle sentait si bon la violette, la lavande, le miel et ses mains étaient toujours douces et caressantes, ces mêmes mains qui lui préparaient des beignets divins, dont elle seule possédait la recette. Quand il voyait sa grand-mère sortir le grand saladier de verre et la farine, il savait qu'elle allait préparer les beignets de ses rêves, ces beignets paradisiaques qui le faisaient voyager dans des contrées douces, odorantes, oniriques. Il aimait la voir les jeter dans l'huile chaude et comme ils étaient drôles

à se tordre, se déformer, gonfler, craquer, bruire, crépiter. Il n'avait, bien entendu, jamais le droit de s'approcher et sa grand-mère était très prudente avec l'huile bouillante. Puis, la couleur ambrée atteinte, elle les sortait avec une écumoire, les égouttait sur du papier absorbant, les saupoudrait de sucre glace ou versait un trait de miel d'oranger dessus et elle tendait à son petit-fils une assiette ou attendaient, frémissants et fiers, les beignets merveilleux. Petit Robert tenait l'assiette dans la main, les yeux brillants, la bouche entrouverte, il avait son billet pour le bonheur. Il baissait ses paupières, laissait les parfums emplir son nez, il ouvrait grand la bouche et la première bouchée était un envol de sensation, une explosion de plaisir. Il mâchait consciencieusement chaque morceau, l'avalait presque à regret et une fois l'assiette vide, lançait un regard béat à sa grand-mère qui le regardait avec amour et contentement. Quel voyage, ces beignets ! Et à chaque beignet, le voyage recommençait. Aucune lassitude. Pour rien au monde il n'aurait voulu un autre goûter. Robert était heureux avec sa grand-mère qui le choyait si bien. Il lui disait souvent en riant que quand il serait grand, il aurait une boutique de beignets et qu'il en serait le roi et elle la reine et qu'ensemble, ils fabriqueraient les meilleurs beignets de toute la ville et que les gens feraient des kilomètres pour les déguster et ils auraient pleins d'employés et ils gagneraient beaucoup d'argent, ils seraient célèbres et rendraient leurs clients heureux !

La grand-mère et le petit-fils vivaient une félicité quasi parfaite, l'une vieillissait paisiblement et l'autre entraînait dans la vie plein de force et d'amour.

Ce jour-la, le jour du drame, il se rappela qu'il ventait. Il entendit le grincement de la balançoire dans le jardin, poussée malgré elle par le vent, les fenêtres qui claquaient, la tempête qui arrivait. Il se rappela sa grand-mère qui lui disait de ne pas s'inquiéter, que ce n'était pas un pet du ciel qui allait interrompre leur goûter. Sa grand-mère était pleine de fantaisie et de surprise... elle alla fermer les fenêtres et ils attendirent, assis sur le vieux canapé plein de poils, chacun une assiette pleine de beignets à la main, le chien, couché à leurs pieds... Il avait fini son assiette et en redemanda à sa grand-mère, qui le regarda avec des yeux tendres, mais refusa « *allons mon petit, la gourmandise c'est vital, mais l'excès c'est mortel...* ». Mortel ? Comment ces délices pourraient-ils être mortels ? Petit Robert ne comprit pas pourquoi elle avait dit ça et il bouda. Pendant ce temps, dehors, le vent soufflait, amplifiait, grondait, les volets claquaient, la maison craquait et puis, tout à coup, plus d'électricité. La pénombre s'installa, le chien gronda, grand-mère commençait à donner des signes d'inquiétude. Elle alla vérifier que les portes étaient toutes fermées. A ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvrit d'un coup sec et grand-mère disparut dans la nuit noire...disparue, envolée, soulevée par la puissance rageuse du vent, elle tournoya dans les

airs aussi légère qu'un brin d'herbe, tout hurlait, la maison, le vent, les arbres, grand-mère, puis elle retomba lourdement plus loin sur les rochers. Disloquée. Plus de grand-mère. Ignorant tout du drame, Petit Robert resta sur le canapé, enroulé dans le chien jusqu'au petit matin.

C'était incroyable de précision. Il avait vu la scène défiler devant ses yeux, comme un vieux film en noir et blanc. Il avait la bouche sèche, le cœur qui battait à tout rompre, le sang bouillonnait dans ses veines, sa tête allait exploser et en même temps, il était collé au lit, comme si une main de plomb l'y maintenait... un malaise persistant s'empara de lui. Quelque chose n'allait pas dans ses souvenirs, il manquait un maillon...

Mais il ne se rappelait de rien d'autre. Il avait beau réfléchir, se creuser la tête, rien de plus. Sa vie se résumait à son prénom, son amour pour les beignets et pour sa grand-mère et sa mort tragique. Mais le malaise persistait. Il manquait un maillon à cette histoire. Robert haletait sur sa couche, troublé. Si la mémoire lui revenait, c'est qu'il était en voie de guérison. Était-ce le vent violent de la veille qui avait déclenché ses souvenirs ? Allait-il venter la nuit prochaine ? Non. Il ne venta pas. Ni la nuit prochaine, ni les suivantes. Effectivement, il avait vu juste. Aucun nouveau souvenir ne lui revint en mémoire. Alors Robert scruta le ciel. Du matin au soir et du soir au matin. Enfin, un beau jour, une bourrasque s'annonça. Cela faisait plusieurs semaines qu'il l'attendait. Fou d'excitation, il se prépara à recevoir de nouveaux souvenirs. Et le vent, furieux, violent, démesuré souffla tout le jour et toute la nuit. Il dormit de manière hachée, troublée et ils apparurent les souvenirs. Ils déferlèrent. Ils surgirent du fin fond de sa mémoire tels des loups aux abois, des ogres affamés. Et il vit.

Il se vit, claquant la porte d'entrée sur sa grand-mère quand elle sortit ce jour là pour vérifier les abords de la maison. Il se vit barricadant la porte pour ne pas la laisser entrer. Il se vit, ricanant « *Bien fait ! Bien fait ! La prochaine fois tu me laisseras manger tous les beignets que je veux ! Tu vas être toute décoiffée...* » et il riait à cette idée. Et le vent violent fit le reste, dans un vacarme assourdissant. Petit Robert ne sut pas que sa farce idiote avait tourné au drame absolu. Petit Robert resta sur le canapé, enroulé dans le chien jusqu'au petit matin. Et quand la tempête passée, les voisins vinrent prendre de leurs nouvelles, il raconta ce qu'il s'était passé, que sa grand-mère était sortie dans le vent et qu'elle n'était pas revenue et non, il ne savait pas où elle était. Et quand les pompiers retrouvèrent le corps et que Petit Robert vit ce qu'il avait fait, il se vit hurler à en perdre la raison.

Depuis ce jour, il avait été interné dans un hôpital psychiatrique pour enfants, puis pour adultes. Il avait trente-cinq ans aujourd'hui, dont trente ans d'amnésie. Il avait passé trente ans

de sa vie à attendre de retrouver les beignets et la douceur à jamais perdue de sa grand-mère. Et ce matin de grand vent, tout lui revenait en mémoire. Tout.

Fou de douleur, il prit la chaise de sa chambre, fracassa le carreau de la fenêtre, monta sur la rambarde du balcon et s'envola dans le vent pour son dernier voyage, emportant avec lui son secret et en tombant sur le sol, la dernière image qui lui apparut fut sa douce grand-mère bien peignée qui lui ouvrait des bras tendres « *viens, je t'attends Petit Robert, je te ferai tous les beignets que tu souhaites* ».

1628 mots